

partout, disait-il, l'objet d'études pour lesquelles tous les genres de secours et d'encouragement sont prodigués, d'où vient qu'on dédaigne, ou au moins qu'on néglige de fournir à la jeunesse les moyens d'acquérir méthodiquement la connaissance de cette foule de dispositions, de réglemens qui influent si puissamment sur un nombre infini d'intérêts publics et privés? d'où vient qu'on ne s'occupe pas de lui apprendre de la même manière les principes sur lesquels repose, ou devrait reposer, cette législation administrative? Je me plais à rapporter cette vue de M. Cuvier, parce qu'elle indique déjà l'attrait que devaient avoir pour lui les travaux auxquels il s'est en effet livré avec tant de zèle, toutes les fois que l'occasion lui a été offerte de prêter à l'administration publique le secours de ses talents et de ses lumières.

Il avait eu le bonheur de rencontrer, parmi les instituteurs dont se composait la Faculté qui était l'objet de sa prédilection, un professeur d'histoire naturelle. Le nom du premier maître de M. Cuvier, dans cette partie, doit être conservé: il se nommait Abel; ses soins pour le jeune Français, dont il avait deviné le génie, eurent bientôt pris le caractère que peut seul inspirer un très-vif intérêt, et ils contribuèrent beaucoup à lui donner les moyens de se livrer

au goût passionné qui, au milieu de tant d'occupations si diverses, le ramenait sans cesse vers celle de ses études où son esprit trouvait les plus douces jouissances; tantôt lisant, relisant, méditant les ouvrages des plus grands maîtres en cette partie, tantôt dessinant tous les insectes qu'il ramassait dans ses promenades, tantôt composant un herbier, qui même ne tarda pas à acquérir une certaine importance. Cette occupation favorite, et suivie avec tant de persévérance, ne l'empêcha pas d'obtenir, dans toutes les études qui étaient prescrites par les réglemens de l'Académie, des succès assez marqués, pour qu'à la fin de ses cours, outre les grands prix qui se distribuaient aux plus méritants, il reçût encore un ordre de chevalerie qui ne s'accordait qu'à cinq ou six élèves, entre les quatre cents que l'établissement renfermait. Arrivé, et d'une manière aussi brillante, au terme de l'éducation qu'il devait à la munificence du duc de Wurtemberg, les idées de M. Cuvier durent naturellement se tourner sur le meilleur parti à tirer des connaissances et des moyens qu'il venait d'acquérir; il paraît qu'elles s'étaient d'abord fixées sur le projet de se consacrer à l'administration de la principauté dont dépendait son pays natal, de préférence à celle de ce pays lui-même. Tout concourait à lui donner

l'espoir qu'il y obtiendrait assez promptement un emploi où la considération se joindrait aux autres avantages qu'il était obligé de rechercher. Avec la bienveillance très-générale dont il était l'objet, et ayant aussi bien justifié l'intérêt que le prince lui avait déjà témoigné, une ou deux années d'attente tout au plus devaient le conduire à ce résultat. Mais ses parents se trouvaient alors dans une situation qui ne leur permettait guère de venir à son secours, et ce terme de deux années lui parut encore trop éloigné. Il sentit le besoin de se créer, le plus tôt possible, quelques ressources personnelles; le parti auquel il s'arrêta était rigoureux, et dans l'opinion que ses camarades d'études avaient conçue de lui, ils le trouvèrent presque désespéré : ne nous en plaignons pas, puisqu'en le ramenant en France il l'a contraint de faire les premiers pas sur la route où l'attendait la grande existence qui lui était réservée.

Un de ses amis le mit en relation avec une famille protestante qui habitait en Normandie, et qui consentit à lui confier l'éducation de l'un de ses enfants. Cette situation avait au moins le mérite de lui laisser assez de loisir pour que ses goûts scientifiques ne souffrissent pas trop des occupations qu'elle lui imposait. Qui ne sait d'ailleurs qu'à toutes les époques le nombre a

été grand, parmi les hommes qui ont étendu le domaine des sciences et des lettres, de ceux à qui le soin d'enseigner a fourni les moyens d'apprendre. Peu de mois avant sa mort, M. Cuvier se glorifiait encore à la tribune de la chambre des députés du titre de professeur, et il n'a jamais repoussé la mémoire du modeste début qui l'a conduit à l'illustration que ce titre devait lui valoir.

Il était âgé d'un peu moins de dix-neuf ans lorsqu'il vint, au mois de juillet 1788, s'établir en Normandie, dans la maison qui lui était ouverte et qui se trouvait située à peu de distance de la mer, au sein d'une campagne fort isolée. La retraite était profonde, et lorsque vint à éclater le prodigieux événement de notre révolution de 1789, aucun asile, s'il eût été cherché, n'aurait pu être mieux choisi pour le mettre à l'abri des orages qu'elle devait enfanter; rien, en effet, n'en troubla le repos, même durant les jours de funeste mémoire dont l'histoire de cette époque est souillée, et M. Cuvier échappant aux dangers qui planaient sur toutes les têtes, avec cette seule distinction, que les plus précieuses en étaient plus spécialement menacées, put librement user de l'occasion que lui offrait le voisinage de la mer pour suivre le cours de ses travaux dans une science vers laquelle il était

simple que le malheur des temps le reportât tout entier, et qui plus que toute autre le pouvait distraire des lugubres pensées dont chacun était assiégé. Il se livra particulièrement à l'étude des animaux marins, de la classe des vers de Linnéus, lesquels étaient alors peu connus. Un hasard fort heureux lui procura, dans le même temps, la connaissance de M. Tessier, que la terreur avait chassé de ce côté : membre de l'Académie des Sciences, il était de ceux qu'elle dispersait, quand sa sanglante main ne les atteignait pas. Ayant su apprécier, dès la première rencontre, tout ce que valait le naturaliste inconnu qui se révélait à ses yeux, il s'empessa de le mettre en correspondance avec plusieurs savants de Paris, notamment avec MM. Lamétherie, Olivier, Lacépède, Geoffroy et Millin de Grandmaison. Aussitôt que le règne de la terreur eut atteint son terme, ces messieurs l'invitèrent à venir à Paris, où le rétablissement des institutions scientifiques et littéraires était déjà l'objet de quelques soins. Il s'y rendit en effet, au printemps de 1795, et fut à l'instant même, par l'entremise de M. Millin, nommé membre de la commission des arts, puis bientôt après, professeur à l'école centrale du Panthéon. M. Tessier contribua beaucoup à lui faire obtenir cette chaire. C'est pour cette école qu'il a rédigé le premier

ouvrage que le public ait connu de lui, sous le titre de *Tableau élémentaire de l'histoire naturelle des animaux*. Cependant son but principal n'était point encore atteint; il aspirait à entrer au Muséum d'histoire naturelle, dont les collections pouvaient seules lui fournir le moyen de réaliser les projets scientifiques qui déjà se mûrissaient dans sa tête. Cette satisfaction ne se fit pas attendre long-temps : un professeur auquel venait d'être donnée la chaire nouvellement créée d'anatomie comparée, et que son âge avancé rendait peu capable d'un travail qui jusqu'alors lui avait été étranger, consentit, sur la prière de ses collègues, et surtout de MM. de Jussieu, Geoffroy et Lacépède, à l'accepter comme suppléant. On ne pourrait s'empêcher de remarquer ce concours de tant d'hommes éminents pour l'appeler et l'introduire au milieu d'eux; noble émulation, généreuse ardeur pour la science, qui ne leur permettaient pas de s'arrêter aux misérables inquiétudes qu'aurait pu soulever dans des esprits moins supérieurs l'apparition d'une nouvelle rivalité dans la carrière qu'ils parcouraient. Se voyant ainsi parvenu à ce qui faisait l'objet de ses désirs, M. Cuvier n'eut plus d'autre pensée que celle de se montrer digne de la confiance qui lui était accordée. Il travailla sans relâche à former pour le service de l'anatomie

comparée la collection qui est aujourd'hui connue de toute l'Europe, et les leçons où il en fit un usage si heureux attirèrent bientôt un nombreux concours d'auditeurs qui répandirent au loin le bruit de son brillant enseignement. Ces leçons ont été depuis publiées. Ce fut la première des grandes époques de la vie de M. Cuvier; mais là aussi se rencontrent, et par une conséquence nécessaire, les plus grandes difficultés de la tâche que je me suis imposée. Il était plus aisé de vous parler de son enfance et de sa première jeunesse, que de vous le montrer prenant aussitôt ce vol hardi et assuré qui le porte au sommet de la science, et qui l'y maintient pendant 37 années; de vous le faire voir au milieu de cette foule d'occupations dont son zèle ne négligea jamais la moindre partie, et qui, soit dans l'administration de l'instruction publique, soit dans les délibérations du conseil-d'état, soit dans les travaux du comité de l'intérieur, lui ont valu l'honneur d'être un des plus utiles entre les meilleurs citoyens, comme il était un des plus illustres entre les plus savants. Il aurait donc, s'il en eût été besoin, complètement résolu le doute que Fontenelle, dans son éloge de Newton, exprimait en ces termes : « Après tout, c'est peut-être une erreur de re-
« garder les sciences et les affaires comme si in-

« compatibles, principalement pour les hommes
« d'une certaine trempe. » On ne serait plus de nos jours excusable de tomber dans cette erreur, mais toujours cependant il sera permis de penser et de dire, en parlant de M. Cuvier, comme le même Fontenelle en parlant de Leibnitz, « qu'on doit être fort obligé à un homme tel que
« lui, quand il veut bien, pour l'utilité publique,
« faire quelque chose qui ne soit pas de génie. »

Pour m'avancer maintenant avec un peu de sûreté sur la route qui me reste à parcourir, et pour le faire avec toute la brièveté possible, il est nécessaire que j'essaie de mettre un peu d'ordre dans une si vaste matière. On ne serait pas excusable de manquer entièrement de méthode en parlant de celui qui a porté aussi loin l'art de s'en servir. M. Cuvier appartient à trois carrières, celle des sciences et des lettres, celle de l'instruction publique, et celle de la haute administration. J'énumérerai les pas principaux qu'il a faits dans chacune d'elles, et j'essaierai ensuite de caractériser les différents mérites qu'il y a développés, n'oubliant pas toutefois, pour la carrière des sciences, la circonspection qui m'est si impérieusement commandée.

Nous avons laissé M. Cuvier professeur de la chaire d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle. L'Institut national fut créé en

1796; il y fut appelé aussitôt, sur la réputation que lui avaient déjà faite ses cours et la publication de quelques Mémoires.

Dans ce temps les secrétaires étaient temporaires, et ne gardaient cette place que deux ans. Il fut le troisième. C'était en 1800, alors que Bonaparte revenu d'Égypte, premier consul, et aspirant à toutes les gloires, se faisait nommer président de l'Institut. M. Cuvier se trouva ainsi en rapport direct avec lui, dès ses premiers pas vers le souverain pouvoir. Dans cette même année, M. Daubenton mourut, et le professeur d'anatomie comparée fut en même temps chargé d'enseigner à sa place l'histoire naturelle philosophique. L'éloge de M. Daubenton, de cette célébrité contemporaine et auxiliaire de celle de Buffon, ouvre avec une sorte de solennité le recueil de ceux que M. Cuvier a prononcés durant le cours de trente-deux années.

En 1802, le premier consul, voulant réorganiser l'instruction publique, nomma six inspecteurs-généraux auxquels fut confié le soin d'établir des lycées dans trente villes de France: M. Cuvier reçut, en cette qualité, la mission de veiller au premier établissement des lycées, aujourd'hui collèges royaux, de Marseille et de Bordeaux.

Durant son absence de Paris, l'Institut reçut

une nouvelle organisation; des places de secrétaires perpétuels y furent créées, et M. Cuvier apprit qu'il venait d'être élu à celle de la classe des Sciences naturelles. Il quitta alors ses fonctions d'inspecteur des études, et ce fut comme secrétaire perpétuel qu'il rédigea, en 1808, son rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789. Nous en avons entendu la lecture, lorsqu'il fut présenté à l'empereur en conseil-d'état; de semblables scènes ne s'effacent jamais de la mémoire. Napoléon n'avait demandé qu'un rapport, et sous ce titre si modeste, le savant rapporteur a élevé un monument qui, placé comme un phare entre deux siècles, montre à la fois et le chemin parcouru, et la route à suivre. Dans cette même année 1808, la création de l'Université impériale ayant été ajoutée à toutes celles qui surgissaient depuis 1800, M. Cuvier fut nommé un des conseillers à vie de ce corps. En 1809 et 1811, il fut chargé, à ce titre, d'organiser les académies dans une partie des provinces italiennes réunies à l'empire; et les dispositions importantes qu'il a prises à Turin, à Gènes et à Pise, étaient si bien adaptées aux besoins et aux convenances de ces villes, qu'elles ont pour la plupart survécu à l'exercice de la puissance française. Il eut, en 1811, une mission semblable en Hollande et dans les villes anséa-

tiques : le même succès l'y a suivi. En 1813, il fut envoyé à Rome pour y organiser aussi l'Université. M. Cuvier était protestant; j'ignore si la réflexion en fut faite, mais elle ne fut certainement amenée, dans le cours de cette mission, par aucun de ses actes. Son respect pour les croyances qu'il ne partageait pas tenait à des principes trop élevés pour qu'il pût jamais s'en écarter, et il était tolérant, non pour obéir à tel système philosophique ou politique, mais par une conviction qui émanait de la conscience. Ces voyages successifs, dans des parties de l'Europe si différentes de mœurs et de climats, ne pouvaient être que très-profitables à un tel observateur, et les rapports intimes où ils le mirent avec les hommes distingués qui s'y rencontraient lui ont fourni de nombreux et précieux éléments pour tous les genres de travaux dont il s'occupait. Mais déjà ses talents administratifs n'avaient pu échapper à la perspicacité de Napoléon, et il reçut, à Rome, la nouvelle de sa nomination à une place de maître des requêtes.

Une fois entré dans le conseil-d'état, il ne pouvait tarder d'y monter au premier rang, et les événements devant lesquels s'écroula, en 1814, la puissance impériale n'arrêtèrent point le mouvement qui le portait; il fut, dans le cours du mois de septembre de cette même année, appelé

à remplir les fonctions de conseiller-d'état, et put entrevoir dès cette époque une offre qu'il a depuis formellement repoussée, et à plus d'une reprise, celle d'occuper au Jardin du Roi la place d'intendant, que Buffon avait tant illustrée. Il croyait l'administration actuelle, où tous les professeurs sont administrateurs, préférable à l'ancienne, et ne pouvait soutenir la pensée que la moindre atteinte y fût portée, dans son intérêt surtout. Au mois de février suivant, l'Université ayant été reformée sur un nouveau plan, il y trouva sa place, sous le titre de conseiller, dans le conseil royal de l'instruction publique. Mais bientôt la nouvelle révolution qui s'opéra par le retour de Napoléon, le fit sortir du conseil-d'état; il fut cependant conservé dans l'Université impériale qui reprit son existence, et où l'absence de son nom aurait causé un trop grand vide. Quatre mois plus tard, et lorsqu'il fallut reconstruire, au milieu des ruines que l'ouragan des cent jours avait semées sur son passage, ni le régime de l'Université impériale, ni celui de l'Université royale, telle qu'elle avait été organisée au mois de février, ne se trouvèrent plus praticables en leur entier, et un régime provisoire ayant été jugé nécessaire, une commission d'instruction publique fut créée pour exercer les pouvoirs qui appartenaient précédemment au

grand-maître, au conseil, au chancelier, et au trésorier de l'Université. M. Cuvier en fit partie, et les attributions du chancelier lui furent même dévolues de prime abord. Il a donc pris une part très-active aux travaux de cette commission, dont les services ne sauraient être méconnus ni oubliés, qui administra au milieu de circonstances fort difficiles, qui maintint les droits de l'Université, et lui donna la force d'accomplir ses devoirs, au milieu des prétentions les plus opposées, quelquefois malgré des résistances fort obstinées. M. Cuvier en exerça la présidence en deux occasions, et chaque fois, pendant plus d'une année, mais toujours provisoirement, la religion qu'il professait ne lui permettant guères d'aspirer à la conserver définitivement. En 1818, il fit un voyage en Angleterre, et apprit à Londres qu'il venait d'être nommé membre de l'Académie française. Ce fut une nouvelle et précieuse jouissance ajoutée à celles que lui devait donner dans ce moment la plus flatteuse réception, accordée dans l'un des premiers centres de lumières qui éclairent aujourd'hui le monde, et par les hommes qui pouvaient être réputés les meilleurs juges des mérites qu'ils honoraient. En 1819, il fut nommé président de la section de l'intérieur dans le conseil-d'état. Du moment où il fut investi de cette présidence, si impor-

tante et si laborieuse, il ne l'a plus quittée jusqu'à l'époque où tout a pris fin pour lui.

En 1824, lorsqu'un ministère des affaires ecclésiastiques fut créé, et qu'un évêque précédemment nommé grand-maître de l'Université s'en trouva investi, les fonctions de grand-maître, à l'égard des facultés de théologie protestante, furent confiées à M. Cuvier, d'une manière toute-à-fait indépendante, et il les a depuis toujours exercées. En 1827, il fut en outre chargé, dans le ministère de l'intérieur, de la direction des affaires des cultes non catholiques; enfin il fut nommé pair à la fin de 1831. Nous venons de parcourir la série des places que M. Cuvier a occupées, des titres dont il a été revêtu, et cette rapide nomenclature doit suffire pour donner une idée des immenses travaux dont il a porté le poids. Reprenons-les maintenant, et hasardons-nous à y jeter quelques regards un peu plus approfondis. Il serait naturel de penser que tant d'occupations commandées par les fonctions qu'il a remplies dans l'ordre administratif, tant de voyages entrepris pour le service de l'Université, une présence assidue aux séances du conseil-d'état et du comité de l'intérieur, ont dû nuire à ses travaux scientifiques, ont pu du moins en ralentir l'essor; mais cette supposition ne saurait tenir devant l'énumération des ou-

vrages qu'il a publiés ou entrepris dans ce même laps de temps, ni devant le souvenir des brillantes leçons dont sa mort seule a interrompu le cours. J'ajouterai qu'il était bon, qu'il était utile que cette diversion fût faite à ses études favorites.

Une tête aussi profondément réfléchissante avait besoin de quelques moments de relâche; et la seule distraction dont il fût susceptible était celle d'une grande variété dans la nature de ses opérations. Il lui en fallait au milieu desquelles il pût se jouer en quelque sorte; mais il les cherchait, les voulait utiles, et c'était à cette seule condition qu'elles le pouvaient attacher suffisamment. La présidence du comité de l'intérieur lui a fourni, pour satisfaire à ce genre de besoin, d'inépuisables ressources. Il y joignait celle de lire ou de se faire lire, pour peu qu'elles parussent dignes de la moindre attention, presque toutes les productions nouvelles en quelque genre que ce fût; et cette lecture avait encore à ses yeux un côté très-sérieux. Il savait combien de symptômes peuvent être révélés par la littérature, même la plus frivole, sur l'état social d'un pays, d'une nation, et son instinct le portait à tout étudier, à tout pénétrer, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. J'ai dit les premiers travaux qui le firent remarquer dans l'étude des sciences naturelles;

en 1811 il publia ses *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, quatre volumes in-4°. Cet ouvrage a eu trois éditions, et le discours préliminaire a été en outre réimprimé plusieurs fois. En 1817, parurent ses *Mémoires pour servir à l'histoire des Mollusques*, un volume in-4°, et le *Règne animal*, distribué d'après son organisation. Il était, dans ses dernières années, occupé d'une grande histoire naturelle des poissons, en vingt volumes, dont huit avaient déjà paru; les matériaux nécessaires pour mettre au jour les cinq qui devaient suivre étaient préparés. Enfin, depuis trois ans, il avait entrepris un cours d'histoire des sciences naturelles, qu'il professait sur de simples notes, et, au dire de tous ceux qui l'ont suivi, avec une éloquence rare, une admirable clarté, et une parfaite méthode. Il était encore occupé d'une nouvelle édition de ses *Leçons d'anatomie comparée*, et voulait consacrer le reste de sa vie, si elle se prolongeait, à un grand traité sur cette même science, pour laquelle il avait rassemblé l'immense collection du Jardin du Roi. Déjà le plus grand nombre des planches nécessaires pour l'exécution de ce projet étaient dessinées, et la meilleure partie l'avait été par lui-même. Dirait-on maintenant qu'il ait été infidèle, un seul jour, à la science qui avait été le premier objet